

cation de sa jurisprudence antérieure, que si le débiteur et le tiers détenteur refusent de fournir les renseignements voulus pour permettre à l'office de désigner un à un dans le procès-verbal les objets qu'il est chargé de séquestrer, l'office peut se contenter de les désigner par leur genre, cette mesure suffisant pour assurer l'exécution du séquestre. On a reconnu en effet qu'il n'était pas admissible que le débiteur et le tiers détenteur, tenus l'un et l'autre de renseigner l'office (RO 58 III 153), pussent, en refusant tout simplement de se plier à cette obligation, se soustraire aux effets du séquestre, qu'une autre solution ne se comprendrait que si réellement, faute d'indications plus précises, le séquestre devait être tenu d'avance pour dépourvu de toute efficacité, mais que cette hypothèse devait être écartée, car le séquestre imposait déjà par lui-même au débiteur l'obligation de ne pas se défaire des biens visés dans l'ordonnance de séquestre et rendait nulle l'acquisition qui pouvait en être faite par un tiers de mauvaise foi.

Il est clair d'ailleurs que cette mesure suffit amplement pour le séquestre, qui sert à garantir provisoirement le créancier, mais elle n'aurait aucune portée pratique en matière de saisie dont le but, c'est-à-dire la vente forcée des biens, ne peut être atteint à moins d'une préalable spécification de ceux-ci. Or, comme le séquestre n'est destiné qu'à permettre une saisie ultérieure, il faut reconnaître que si l'on admet qu'un séquestre peut être exécuté dans les conditions qui viennent d'être dites, cette décision implique en réalité que la saisie des mêmes biens sera également possible. S'il en est ainsi, il faut par conséquent convenir que lorsque la créance ne peut plus être contestée — tout au moins pour la poursuite en cours, — soit parce qu'il n'y a pas eu d'opposition ou parce que l'opposition a été définitivement levée, il n'y a pas de raison de ne pas permettre le recours à la force publique non seulement contre le débiteur, mais contre les tiers qui dissimulent des biens du premier et refusent de s'en

dessaisir au mépris de leur obligation, de les indiquer et de les mettre à la disposition de l'office (RO 56 III 48, 58 III 151). Renoncer à agir de force contre eux serait tout au contraire avouer l'impuissance de l'autorité à mettre le créancier en mesure de faire valoir ses droits. Il suffirait en effet qu'un débiteur se rendit à l'étranger après avoir confié à un tiers complaisant tous les biens qu'il possède en Suisse, pour se soustraire complètement à l'action de ses créanciers en ce pays. Il convient donc d'admettre que la disposition de l'art. 91 al. 2 LP est également applicable par analogie aux tiers, s'il est prouvé qu'ils détiennent des biens du débiteur.

Cette condition est incontestablement réalisée en l'espèce, puisqu'il est établi que le débiteur possède effectivement un coffre-fort particulier à la Banque populaire suisse. C'est en vain que celle-ci prétendrait se retrancher derrière le secret professionnel car il a été jugé déjà que ce secret ne peut plus être invoqué du jour où le client se trouve lui-même dans l'obligation de renseigner l'autorité (RO 56 III 48). D'autre part, s'agissant d'un coffre-fort privé, il n'y a aucun risque que l'ouverture de celui-ci dévoile des relations que la banque entretiendrait avec des tiers non intéressés à la poursuite.

La Chambre des poursuites et des faillites prononce :

Le recours est admis et la décision attaquée réformée en ce sens que les conclusions de la plainte sont admises.

8. Entscheid vom 11. September 1940 i. S. Stuber-Müller.

Betreibung gegen Ehefrau (Art. 68bis SchKG). Will der Ehemann gegenüber einer gegen die Ehefrau allein gerichteten Betreibung geltend machen, ein gepfändeter Gegenstand bezw. das zu verwertende Pfand gehöre zum *eingebrachten Gut* (Abs. 3 Satz 2), hat er dies nicht mit Beschwerde, sondern im Widerspruchsverfahren zu tun.
Betreibung gegen Ehefrau allein wird vom *Rechtsstillstand* zugunsten des Ehemannes nicht berührt.

Poursuites contre une femme mariée (art. 68bis LP). Lorsque, dans une poursuite dirigée exclusivement contre la femme, le mari prétend qu'un bien saisi ou le gage dont la réalisation est requise constitue un apport de la femme (al. 3, 2° phrase), il doit le faire valoir dans la procédure de revendication, non dans une plainte.

La poursuite dirigée uniquement contre la femme n'est pas touchée par la suspension des poursuites dont bénéficie le mari.

Esecuzione contro la moglie (art. 68bis LEF). Se, in un'esecuzione promossa esclusivamente contro la moglie, il marito pretende che un oggetto pignorato o il pegno, di cui è chiesta la realizzazione, costituisce un apporto della moglie (cp. 3, frase seconda), deve agire non mediante reclamo, ma per via di rivendicazione.

L'esecuzione promossa esclusivamente contro la moglie non beneficia della sospensione degli atti esecutivi a favore del marito.

A. — Die Eheleute Stuber-Müller erhoben Beschwerde gegen das Betreibungsamt Cham mit dem Begehren, es seien die gegen die Ehefrau als Schuldnerin gerichteten Pfändungsbetreibungen Nr. 137 und 426 und die Grundpfandverwertungsbetreuung Nr. 146 sowie die in letzterer unterm 19. April 1940 verfügte Miet- und Pachtzinssperre aufzuheben und der Schuldnerin die in den beiden ersteren Betreibungen geleisteten Abschlagszahlungen, in der letztern allenfalls einkassierte Mietzinse herauszugeben, mit folgender Begründung: Der Betreibungsbeamte habe, entgegen Art. 68 bis SchKG, die Betreibungsurkunden nicht an den Ehemann als den Vertreter der Schuldnerin gerichtet und zugestellt; die Pfandliegenschaft sei nicht Sondergut der Ehefrau, sondern eingebrachtes Gut, also liege auch nicht eine Sonderguts-, sondern eine Vollschuld vor; die Betreibungen seien daher nichtig. Soweit es sich um Betreibungshandlungen seit dem 26. März 1940 handle, seien sie eventuell gestützt auf Art. 16 der BRVo betr. vorübergehende Milderungen der Zwangsvollstreckung (vom 17. Oktober 1939) aufzuheben, da der Ehemann seit jenem Tage im Aktivdienst stehe und der daherige Rechtsstillstand auch zugunsten der Ehefrau gelte.

B. — Von der kantonalen Aufsichtsbehörde abgewiesen, halten die Eheleute Stuber mit dem vorliegenden Rekurse an ihren Begehren samt Begründung fest.

Die Schuldbetreibungs- und Konkurskammer zieht in Erwägung:

Alle drei Betreibungen sind gegen die Ehefrau als Schuldnerin allein gerichtet. Nach Art. 68bis SchKG kann sich eine Betreibung gegen die Frau allein, ohne Zustellung eines Zahlungsbefehls an den Ehemann, richten, wenn der Gläubiger für seine Forderung nur Befriedigung aus dem Sondergut der Frau verlangt; bezw., bei einer Pfandverwertungsbetreuung, wenn das der Schuldnerin gehörende Pfand Sondergut bildet. Es gibt also solche gegen die Ehefrau allein gerichtete Betreibungen. Dass die in Betreibung gesetzte Forderung nicht Sonderguts-, sondern Vollschuld sei, kann nicht einmal die Ehefrau geltend machen, geschweige denn der Ehemann, der kein Interesse daran hat, den Gläubiger daran zu hindern, sich mit der Exekution in das Sondergut allein zu begnügen (vgl. BGE 64 III 98 ff.). Hingegen kann sich der Ehemann gestützt auf Art. 68 bis Abs. 3 Satz 2 dagegen wehren, dass in der allein gegen die Ehefrau gerichteten Betreibung Vermögenswerte des eingebrachten Gutes in Anspruch genommen werden; aber nicht mit einer Beschwerde zum Zwecke der Aufhebung der Betreibung. Will er geltend machen, ein gepfändeter Gegenstand bezw. das zu verwertende Pfand gehöre zum eingebrachten Gut, so hat er diesen güterrechtlichen Anspruch beim Betreibungsamt anzumelden, das dafür das Widerspruchsverfahren einzuleiten hat.

Konnten die Betreibungen gegen die Ehefrau allein, ohne Miteinbeziehung des Ehemannes als Vertreter, gültig geführt werden, so werden sie auch von dem für diesen — für sich selber wie als Vertreter — geltenden Rechtsstillstand wegen Aktivdienstes nicht berührt.

Demnach erkennt die Schuldbetr.- u. Konkurskammer:

Der Rekurs wird abgewiesen.